

La Magnanerie

Dans le numéro 65 de Saint-Georges Magazine, nous lançons un appel à toutes les mémoires :

qui peut-nous aider à refaire l'histoire de la Magnanerie de la Lande ?

Monsieur J. Rabineau nous a entendus.

Nous reproduisons sa lettre in extenso.

Au nom de tous, nous le remercions de ces informations.

La construction de cette grande bâtisse remonte au début du 19^e siècle. Elle était destinée à l'élevage des vers à soie, **Magnan** en provençal, d'où **Magnanerie**. On suppose que c'est sur une proposition des derniers moines encore à l'abbaye que cet élevage a été décidé.

Mais comment envisager qu'elle pourrait réussir en Anjou, puisque l'on savait que le véritable producteur de soie - la soie Grège - était le **Bombyx Muri**, qui se nourrissait *exclusivement* de feuilles de mûrier blanc. Or, cet arbre n'existait pas en Anjou, on n'en a pas retrouvé de traces, et il n'était pas question d'en faire venir du Midi, en raison de la lenteur des transports.

C'est plutôt le "Tasar" qui a dû être élevé dans cette Magnanerie : cet insecte se nourrit de feuilles de chêne, arbre abondant en Anjou, et les paysans que j'avais questionnés, à l'époque, se rappelaient que les enfants allaient

ramasser les feuilles de chêne dans les bois environnants. La production donnait alors la soie sauvage, car le Tasar tisse aussi des cocons pour passer à l'état de chrysalide : ces cocons étaient récoltés à Saint-Georges et envoyés à Lyon pour être tissés.

On pense que cet élevage n'a duré qu'à peine une dizaine d'années. Il faut se rappeler, en effet, que les "Canuts", ces ouvriers spécialisés dans le tissage de la soie sur des métiers à bras s'étaient révoltés (1831-1834) en voyant s'implanter les métiers mécaniques inventés par le Lyonnais Jacquard vers 1800. Ils les avaient brisés. L'industrie de la soie en France s'était alors ralentie. L'expérience de Saint-Georges devait en subir les conséquences.

Mon père prit possession de cette bâtisse vers 1920, lorsqu'à son retour de la guerre il créa à Saint-Georges une entreprise de battages, et qu'il lui fallait un grand local pour abriter ses grosses machines. C'était alors un vaste grenier à paille et à foin, utilisé par les familles Lory, Ravary et autres des fermes de la Lande. Il ne subsistait plus que le troisième étage, et encore bien abîmé, mais je me rappelle fort bien les installations —grands casiers de bois aérés— qui servaient à l'incubation des chenilles et à la fabrication des cocons.

POST SCRIPTUM

Il serait intéressant de rechercher dans les archives de l'Abbaye, pour obtenir la confirmation des renseignements que j'avais pu glaner, à l'époque, près des vieux paysans de la Lande. Mais —et cela paraît plus vraisemblable— il se pourrait que ce soit une initiative de la famille La Trémoille, propriétaire du Château de Serrant. Le terrain de la Lande lui appartenant, il fallait bien qu'elle soit au courant des constructions qui se faisaient sur son domaine.

Le mûrier est un arbre qu'on trouve en assez grande quantité dans le Midi. Taillé, il devient "ornemental" le long des allées d'accès aux manoirs de prestige. Il donne des fruits : noirs, rouges, et blancs, semblables à ceux, très noirs, que l'on récolte en Anjou sur les ronces de nos haies.

J. RABINEAU.
Juin 1990.

NOUS NE CONNAISSONS TOUJOURS PAS LES DÉTAILS DU FONCTIONNEMENT DE CETTE MAGNANERIE. ENQUÊTEZ ET FAITES-NOUS PART DE VOS DÉCOUVERTES.

La Magnanerie

Paradoxalement, au fil du temps, les secrets de la Magnanerie s'estompent. C'est grâce à l'exposé de Monsieur J. Rabineau que nous découvrons la Magnanerie sous un nouvel éclairage, celui de son fonctionnement au début du XIX siècle.

C'est une grande bâtisse qui intrigue par sa construction particulière en forme de rectangle, remarquable par sa hauteur - pour l'époque - et surtout par ses murs aveugles, la lumière n'y pénètre que par d'étroites fenêtres situées tout près de la toiture et au niveau des casiers de bois qu'on y a retrouvés.

Une seule ouverture sur le grand côté de ce rectangle, c'est le rez-de-chaussée. Il servait au stockage des feuilles de chêne que les enfants allaient cueillir dans les bois environnants.

De chaque côté de cette entrée, il y avait des terre-pleins et probablement des étages dont on a retrouvé des traces sur les murs. C'est là, précisément, que devait s'effectuer le grand travail de la Magnanerie : le "nourrissage" et la "métamorphose" des vers à soie que l'on peut expliciter ainsi : sur un lit de feuilles fraîches de chêne étaient déposées les larves, au bout de quelques

jours, elles se transformaient en chenilles, ces chenilles, quasi aveugles, n'avaient pas besoin de grande lumière pour dévorer les feuilles de chêne, d'où ces grands murs sans ouverture. Les cultivateurs savent à quelle vitesse une chenille fait disparaître une feuille de chou, et les forestiers sont impuissants devant une armée de "processionnaires" qui déshabille leurs sapins en un jour. C'est donc très rapidement que la chenille, issue de la larve, engraisée au maximum, va se mettre au travail qu'on attend d'elle : elle va se vider de sa substance, en tissant avec sa bave, un cocon dans lequel elle s'enferme pour devenir chrysalide : il lui faut entre 3 et 4 jours pour enrouler un kilomètre de soie, elle tombe dans un état léthargique, n'a plus besoin de se nourrir, elle attendra, plus ou moins longtemps suivant les circonstances atmosphériques pour se réveiller.

Dans la Magnanerie, le nourrissage et la métamorphose sont constamment surveillés ; le cocon étant fabriqué en 3 ou 4 jours. Il ne faut absolument pas attendre le réveil de la nymphe. Cette petite boule de soie est alors ramassée et jetée dans une bassine d'eau bien chaude, afin d'étouffer la nymphe et la faire mourir, puis les cocons ainsi échaudés prendront le chemin de la filature. A la connaissance des "anciens" de la Lande, il n'y avait pas de filature dans la région : ils partaient donc

probablement à Lyon, grand centre de sériciculture. On estime cette récolte à 90 % de la production.

Ce travail de ramassage des cocons était réservé, dans le Midi, aux femmes, les Magnanelles, chantées par Gounod dans "Mireille".

Il faut garder un certain nombre de cocons. Ils seront transportés dans ces casiers de bois du dernier étage - là où il y a lumière et soleil, et la nymphe se réveillera, elle percera son cocon, qui devient de ce fait, inutilisable et sera jeté. En l'espace de quelques minutes, elle devient un joli papillon. Son rôle maintenant est important car c'est à lui d'assurer la conservation de l'espèce. Il y a des mâles et des femelles : c'est la danse nuptiale, l'accouplement, et la femelle ira pondre sur les feuilles de chêne une moyenne de cinq cents œufs. Ensuite les deux papillons iront mourir ensemble. Si l'on calcule mathématiquement : il suffira de prélever 4 cocons sur cent pour assurer la continuité, mais dans la pratique il faudra prévoir le double : c'est au magnanier-chef de diriger son élevage et d'apprécier la quantité de cocons qu'il devra conserver.

Et le cycle recommence :
 ŒUFS - (graines) = LARVES = CHENILLES = CHRYSALIDES = NYMPHE = PAPILLON ;œufs, larves, chenilles, papillons.....etc...